

# MÉMOIRES ET SOUVENIRS DE CHARLES POUGENS.

## Prieuré de la Tour-du-Lay

### LETTRE III

Qu'on me permette de vagues souvenirs. Ces voyages, disons mieux, ces excursions dans le passé, rafraîchiront, consoleront peut-être ma vieille ame fatiguée par les événemens, les sentimens qui sont aussi des événemens. Mes chers lecteurs, vous trouverez bien puérils les détails que je vais mettre sous vos yeux. Quoi qu'il en soit, hélas ! expérience faite, il vaut encore mieux se rappeler de fugitifs objets que certains individus. N'approfondissons pas cette idée, car il serait possible qu'elle devînt amère.

**Sans me destiner précisément à l'état ecclésiastique, on m'avait ménagé la jouissance d'un prieuré nommé la Tour-du-Lay, situé entre Beaumont-sur-Oise et l'Ile-Adam, environ neuf lieues de Paris.** Vue charmante, une jolie maison placée sur une hauteur, un petit parc, des allées sombres. Ce fut là que je fis mes premiers vers. On avait nommé ce prieuré la Tour-du-Lay à cause d'une tour élevée de cent seize pieds et que Louis XV signalait de Saint-Germain-en-Laye. Comme j'étais trop jeune, même pour être tonsuré, on avait mis temporairement sur la tête de l'abbé Lamontagne ce bénéfice qui avait appartenu originellement à M. le chevalier de Levemont et à M. le commandeur de Barrix de la Galissonnière. Je n'ignore point que ces possessions temporaires sont défendues par les saints canons de l'Eglise. Sauvons-nous dans la foule des coupables.

Je me souviens comme d'hier de cette embrasure de fenêtre où j'avais placé ma table à dessiner : là j'ai passé des heures si délicieuses ! Puis cette chambre écartée où j'allais tous les jours et durant plusieurs heures étudier le violon et d'autres instrumens. De cette manière je n'affligeais point les oreilles de mes auditeurs involontaires. Hélas ! ce joli prieuré bâti par le célèbre Gondouin à son retour de Rome, a été vendu depuis la révolution à la bande noire : je l'ai regretté vivement, je le regrette encore ; j'avais une connaissance si exacte, des réminiscences si vives des localités, que, m'y retrouvant à mon retour d'Italie et entièrement privé de la lumière du jour, je franchissais seul le salon situé au rez-de-chaussée, le vestibule, je montais les escaliers jusqu'aux mansardes, j'allais m'emparer d'un camion piqué sur les bandes d'un grand billard et je rapportais ce camion dans le salon où était la compagnie. Passons à d'autres détails moins minimes et dont j'aime également à me rappeler le souvenir.

J'habitais la Tour-du-Lay durant une partie de l'été, ma douce Lucie y était alors ; chère, chère créature, vous ne pensiez point encore à vous faire religieuse. Là elle était sous l'inspection de sa marraine, amie intime de sa noble mère. Cette dame était madame de Guimont, femme d'un M. de Guimont à qui sa cousine madame Lenormand d'Etiolles (madame de Pompadour) avait fait obtenir le titre d'envoyé plénipotentiaire à Gènes. Madame de Guimont, née Arnaud d'Andilly, avait beaucoup d'esprit. M. de Saint-Lambert cite un mot d'elle très heureux dans ses notes sur le poème des Saisons. Elle aimait Lucie comme sa propre fille, et daignait

soigner aussi mon éducation. Avec quel charme, avec quelle douce émotion je me rappelle ici son nom, j'oserai presque dire si solennel pour moi ! Ce souvenir ne s'affaiblira jamais.

Indépendamment de mon amour pour les arts, je m'occupais avec ardeur de littérature ancienne et moderne. Parvenu à l'âge d'environ quatorze ans, on me présenta au vieux chancelier de Maupeou qui habitait alors Bruyère près Beaumont. M. de Maupeou était père du chancelier devenu depuis si célèbre. Ensuite on me mena chez M. et madame de Persan, propriétaires du beau château de ce nom, situé entre la petite ville de Chamblay et Beaumont-sur-Oise. M. de Persan, maître des requêtes, était un homme excellent et fort riche ; ce fut lui qui fit bâtir la presque totalité de la rue des Petits-Augustins. Madame de Persan, fille de M. Aymeret de Gazeau, conseiller au parlement, était une femme d'un esprit supérieur, très instruite, et ce qui vaut encore mieux, douée d'un grand et noble caractère ; si elle eût vécu de nos jours, elle eût été une franche républicaine. Quoique je fusse encore très jeune, madame de Persan aimait à s'entretenir avec moi ; j'avais des connaissances en histoire naturelle et en littérature qui rendaient ma conversation moins insipide que celle de la plupart des jeunes gens de mon âge. Elle avait un fils et une fille, adorait son fils, le jeune marquis de Saint-Germain Beaupré, officier au régiment du roi. Elle désirait qu'il apprît l'allemand, elle fit semblant d'avoir envie de l'apprendre afin de l'encourager. Je leur donnais des leçons à l'un et à l'autre. Hélas ! elle n'est plus, je l'ai perdue quelques années après la révolution. Une larme, une larme sur sa tombe.

Parlons maintenant de madame la présidente de Lamoignon de Montrevault née Catinat. Quelques brochures que j'avais publiées, entre autres un Essai sur les enfans naturels dont M. de La Harpe, dans le Mercure de France, avait comparé le style à celui de M. de Buffon, m'ayant un peu enflé le cœur, j'avais à peine dix-sept ans, l'académie française venait de proposer pour sujet de prix l'éloge de Catinat ; je voulus concourir et je priai madame de Montrevault de permettre que je fouillasse dans les archives de la famille. Comme on ne pouvait les déplacer, elle m'invita à venir la voir souvent. Elle réunissait beaucoup de monde dans sa société ; ce fut là que je vis M. le comte de Voisenon, frère de l'abbé si connu par ses contents, son Acajour et Zirphée, etc. Le bon et brave gentilhomme était un gastronome du premier ordre. Il se plaisait à m'endoctriner, et quoique je le fusse très peu moi-même, je l'écoutais avec une complaisance qui le charmait.

Enfin après avoir fureté durant plusieurs semaines les archives de madame la présidente de Montrevault, qui renfermaient une grande quantité de lettres de la main de madame de Maintenon, de M. de Barbezieu, de Louis XIV, dans lesquelles il écrivait toujours *ogmentoit* et non *augmentoit*, j'achevai mon éloge académique. Je me souviens que dans l'exorde j'avais mis cette phrase : « Malheureux est le peuple dont l'histoire se trouve dans celle de ses rois. »

Il fallait alors pour être admis au concours que le manuscrit fût revêtu de la signature d'un docteur de Sorbonne. J'allai trouver M. Riballier au collège Mazarin, il lut mon manuscrit et me refusa net son approbation, à moins que je ne fisse un grand nombre de coupures et des changemens considérables qu'il m'indiqua ; il me gronda beaucoup, me dit que je serais un jour un vrai suppôt de Bayle, digne de l'école de Rousseau, de Voltaire, bref un homme abominable. Je m'inclinai, je refusai de me soumettre. Depuis, et très heureusement, j'ai brûlé le manuscrit : j'ai bien fait, car au fond, sauf quelques phrases un peu brillantes, mon œuvre académique ne valait rien.

#### LETTRE IV

Je me hâte d'arriver à l'époque de mon départ pour l'Italie ; mais préalablement soldons encore quelques souvenirs. Je m'étais réduit à quatre heures de sommeil. Pour me tenir éveillé je prenais jusqu'à dix tasses de café et je jetais une forte pincée de sel dans la dernière afin de lui donner plus d'activité. Dix-neuf heures de travail, sauf les jours où j'étais obligé d'aller souper chez M. le prince de Conti, alors comte de la Marche.

Madame Beaugé s'opposait, comme de raison, à ces veilles forcées ; mais je volais des bouts de chandelle que je cachais dans un gros étui, puis moyennant un petit briquet j'allumais mon modeste luminaire. Bref, je devins assez fort dans les divers genres de littérature ancienne, moderne, nationale et étrangère.

Rétrogradons de quelques années. Madame Beaugé avait trois sœurs. Madame de Kyau, qu'on nommait Angélique, et qui me plaisait beaucoup quoique je n'eusse alors guère que douze à treize ans. J'allais la voir en cachette. Un matin qu'il faisait très froid, je la trouvai qui s'habillait, je lui offris galamment de chauffer sa chemise. Le désordre de sa toilette m'avait étrangement troublé. Je brûlai une des manches, elle se mit à rire comme une folle.

L'autre sœur de madame Beaugé, femme d'un Allemand, se nommait madame Muller ; elle avait une fille charmante, un peu haute en couleur comme mademoiselle Cunégonde, mais d'une fraîcheur admirable. Ah ! si j'eusse chauffé sa chemise, je crois, Dieu me pardonne, qu'au lieu de brûler une des manches, je les eusse brûlées toutes deux.

Madame Matné, troisième sœur de ma bonne gouvernante, avait deux filles, l'une connue depuis sous le nom de madame de Morville, ensuite sous celui de madame de Rome, a publié plusieurs ouvrages : *Mes Délassemens*, recueil de contes assez jolis ; puis une traduction d'un roman anglais intitulé : *Louise Mildemay*. Cette pauvre madame de Rome est morte dans un grand état de détresse, et précisément à l'époque de la révolution, où moi-même j'étais obligé de travailler pour vivre ; je lui donnai quelques louis, mais en pressant tant soit peu l'éponge j'aurais pu faire mieux, et je me suis reproché bien des fois cette mesquinerie.

Jetons encore quelques regards en arrière. J'aime à me rappeler les noms de diverses personnes que j'ai connues dans les premières années de ma vie. La bonne famille Guillemain, honnêtes artisans, qui occupait la boutique située au bas de cette maison de la rue Montmartre où nous logions, dont je crois vous avoir parlé plus haut. Le pauvre Guillemain père, mourut d'une fièvre scarlatine, on l'ensevelit, j'étais là, jamais je n'oublierai un si triste spectacle. Cette image me frappa tellement qu'elle est encore présente à ma pensée.

Bon Clavier, sa femme, ses trois garçons, sa jolie fille qui avait à peu près mon âge. Ils habitaient deux petites chambres situées dans les mansardes. Je me plaisais à jouer le soir sur mon violon et près de leur porte les airs qu'elle aimait, je montais l'escalier, elle descendait quelques marches, nous nous embrassions, puis voilà tout.

Excellent et savant abbé Bellet, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, laissez-moi vous nommer ici et me rappeler la bonté que vous aviez de causer avec moi, malgré mon extrême jeunesse. Ses mains tremblantes prenaient avec tant d'affection les miennes pour me faire asseoir à ses côtés. Feu M. l'abbé Bellet était garde des médailles de M. le duc d'Orléans.

J'ai oublié de vous dire que, par esprit de système, l'abbé Lamontagne m'avait élevé fort durement. Je n'avais qu'un seul matelas étendu sur un simple lit de camp ; ce matelas n'avait jamais été rebattu, un oreiller de paille d'avoine, point de feu dans ma chambre quelque

rigoureux que fût l'hiver, et pour m'ôter le moyen d'en faire, on avait changé en armoire à coulisse la cheminée de ma chambre à coucher ; là je mettais mes peignes, ma poudre, car je n'avais point de perruquier. Je me souviens que l'année de mon départ pour l'Italie, j'avais si froid que l'eau qui jaillissait de l'éponge dont j'étais obligé de servir pour mouiller mon papier afin de le coller par les bords sur la planchette, lorsque je voulais faire des plans d'architecture, tombait de mes doigts en petits glaçons.

On m'avait accoutumé également à supporter la faim et la soif. C'est bien ; mais ce qui, selon moi, était une sévérité exagérée, c'est que je n'ai jamais eu un camarade de mon âge, je n'ai jamais connu les jeux de l'enfance ni ceux de la première jeunesse, je n'ai jamais joué au petit palet, ni aux barres ; j'avais plus de cinquante ans lorsque j'eus connaissance d'un jeu qu'on nomme la marelle. Cette austérité de moeurs m'a laissé des impressions, j'oserai presque dire, de tristesse que je ne puis vaincre ; aussi n'ai-je de gaieté que dans l'esprit, mon caractère est naturellement mélancolique. Quelques philosophes et même d'assez bons littérateurs prétendent que sous le rapport du talent il n'y a pas de mal à cela.

Je ne puis quitter le sol de la France sans nommer la jolie petite ville de Chambly située à une lieue de mon cher prieuré de la Tour-du-Lay. Comme exercice, comme but de promenade, j'y allais de temps en temps pour diverses emplettes, faire couper mes cheveux, etc. Le perruquier se nommait Armand, c'était un vrai Partridge, le double de celui dont il est question dans Tom Jones. Il s'était pris de belle passion pour moi, et sachant que je devais voyager, il voulait s'attacher à mon service, abandonner sa femme, ses enfans, ses pratiques, n'importe. Comme de raison, je n'acceptai point ses offres et je ne cédaï point à ses instances.

Ce brave homme avait fille alors en bas âge, mademoiselle Armand, qui depuis obtint des succès mérités au théâtre de l'Opéra. Elle avait appris la musique sous un de ses oncles qui était attaché, je crois, à l'orchestre de la Comédie Italienne. J'ajouterai que cette jeune actrice fut non moins recommandable par la régularité de ses moeurs que par son talent. Le bon et honnête Armand, son père, avait inventé un instrument qu'il nomma armandine ; c'était une harpe renversée assez semblable à un tympanon, mais sur laquelle on jouait avec les doigts, non avec des battes, de sorte qu'on pouvait en tirer des sons harmoniques fort agréables à l'oreille.

Maintenant je cède au besoin de diriger mes souvenirs vers un vertueux et spirituel vieillard qui possédait une charmante maison entourée d'une petite rivière et qui était située à deux pas de Chamblay, M. de bonvilliers, ancien premier valet de chambre de madame la duchesse de Bourgogne et qui passa depuis au service de Louis XIV. Il était entièrement privé de la vue, il avait quatre-vingt-douze ans et moi j'en avais à peine quatorze. J'avais étudié avec soin les Mémoires du temps, aussi étais-je fort au courant des anecdotes des dernières années du XVII<sup>e</sup> siècle et des premières années du XVIII<sup>e</sup>. Nous causions familièrement mon vieux ami et moi ; souvent même nous disputions ; « mais, me disait-il un jour, parlez à moi mon ami Fagon<sup>3</sup> et vous verrez ce qu'il vous dira. » L'illusion était complète, le bon vieillard croyait causer avec un de ses contemporains. Tout à coup le prestige disparaît, il se penche vers moi. « Ah ! mon ami, s'écrie-t-il en fondant en larmes, vous m'avez rajeuni de plus de soixante ans ! » J'étais moi-même fort ému. J'allais ensuite, pour me distraire, contempler un tableau de sa galerie, dans lequel feu madame la duchesse de Bourgogne était représentée sous le costume d'une nymphe, d'une hamadryade ; elle était charmante, je ne pus m'empêcher de fléchir un genou en voyant cette figure véritablement aérienne.

Dans une de nos fréquentes conversations, M. de Bonvilliers me raconta qu'il avait été chargé de porter à la jeune moresque, religieuse à l'abbaye royale de Moret, la pension mensuelle que lui avait accordée le roi. Mon vénérable ami était alors beau, bien fait, fort aimable, persuasif. Quelle fut sa surprise lorsqu'il prit cette figure haute de quatre pieds de lever son voile ! elle avait le teint basané, celui d'une mulâtre, de petits yeux ronds assez vifs, la peau de son visage était parsemée de houppes d'un poil jaune tirant sur le rouge. Elle sourit, salua et rentra dans l'intérieur du couvent.

Non, je ne saurais me rappeler sans un charme secret ces émotions de ma première jeunesse : tous ces souvenirs s'interposent, se pressent entre cette époque déjà si reculée et le moment où j'écris ceci. Vous le voyez, j'ai bien de la peine à lever l'ancre ; cependant il serait temps que je partisse pour l'Italie, *Italiam, Italiam !* Grâce, grâce, mes chers lecteurs, c'est surtout à mes lectrices que je m'adresse, permettez encore quelques-uns de ces souvenirs à mon vieux jeune cœur.

Extrait de :

*Mémoires et Souvenirs de Charles de Pougens*, Chevalier de Plusieurs Ordres, de l'Institut de France, des Académies de La Crusca, de Madrid, de Gottingue, de St-Pétersbourg, etc. ; commencés par lui et continués par M<sup>me</sup> Louise B. de Saint-Léon. Paris: H. Fournier Jeune, 1834.